

## Orientation lacanienne III, 10.

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 14 novembre 2007)

### I

On m'entend comme ça ?

Écoutez, ceux qui sont à l'arrière peuvent-ils descendre vers l'avant ? Ce sera plus agréable pour tout le monde. Allez ! Courage ! Ceux qui sont loin peuvent-ils venir devant pour que je n'aie pas à forcer ma voix ?

Je voudrais, pour commencer, cette année – on entend ? Ceux qui n'entendent pas n'ont qu'à se rapprocher - je voudrais cette année, pour commencer ce *Cours*, faire souffler un petit peu d'air frais, pour chasser les miasmes, les exhalaisons méphitiques qui empuantissent l'atmosphère.

Comme nous sommes entre nous cette fois-ci, je confesserais que l'air m'importe beaucoup. J'ai d'ailleurs choisi comme emblème, pour le Champ freudien, un Éole, un *Éole* de Dürer, qui souffle : poufft ! C'est le vent qui dégage les puanteurs et c'est le vent qui gonfle les voiles.

Si vous voulez vérifier la valeur que peut prendre cette expression de « gonfler les voiles », consultez le commentaire de Lacan sur le *Banquet* dans le Livre VIII du *Séminaire*, ça m'évite de franchir ici les bornes de la pudeur.

L'air compte beaucoup pour moi vu mon patronyme : Miller. Et c'est d'ailleurs pourquoi je n'écris pas,

malgré mon goût, je n'arrive pas à écrire d'un style classique. Il faut que je prenne tous les styles à la fois, successivement, parce que j'ai *mille airs*.

Alors comment je fais, ici, un peu souffler de l'air ? Par les temps qui courent, me disais-je – c'est la phrase qui m'a été donnée pour commencer – « par les temps qui courent. » Et là, déjà, je fais une pause.

En effet, il faut savoir courir et il faut savoir faire une pause. D'ailleurs, dans le cours de ma semaine, ce *Cours*, cet enseignement, c'est ma pause. Ça se dispose de cette façon-là. Je suis ici pour me reposer, pour me rafraîchir.

Faire une pause, c'est très important, spécialement pour un psychanalyste. Faire une pause, on ne la fait pas pour se reposer. On fait une pause, on doit faire une pause comme psychanalyste pour ne pas se laisser suggestionner. Ne pas se laisser suggestionner, c'est l'essence de la position de l'analyste, telle du moins que je la conçois ou que je la définis à partir de ce que j'arrive à en attraper. Ne pas se laisser entraîner précisément quand ça va très vite.

Il y a un certain nombre d'entre vous qui sont au courant que sur certains plans, ces jours-ci ça va très vite. Moi-même je vais très vite.

Moi-même ! ? Moi-même en tant que pour l'instant j'arrive à concentrer dans mon action les forces considérables, étendues, de ce qui s'appelle le Champ freudien - je vais très vite, j'ai même du mal à me rattraper, puisqu'aujourd'hui, en trois clics, on envoie du signifiant à travers l'univers.

C'est précisément, quand c'est ainsi qu'il ne faut pas se laisser suggestionner, ne pas se laisser entraîner. Au fond, il faut faire la pause tout en allant très vite.

C'est comme les typhons, je crois, enfin, je n'ai pas eu le temps d'étudier dans le détail les différents types de perturbations atmosphériques, pour ce matin. Mais, dans les typhons ou peut-être est-ce dans les ouragans - c'est la même chose, mais enfin il y a deux mots - eh bien si vous êtes si calé

alors dans quelle perturbation atmosphérique il y a justement au centre l'œil ? – oui, dans le typhon, l'œil du typhon, partout, tout le temps.

Et donc, quand on déchaîne, on essaye de déchaîner un typhon, il faut soi-même être placé dans l'œil. Très tranquille, très serein. C'est ardu quand on est tiré à hue et à dia, mais c'est d'autant plus essentiel. Et c'est essentiel dans la pratique de l'analyse où le mouvement naturel, c'est d'être hypnotisé par l'analysant, par son discours, hypnotisé insidieusement ; ce qu'on appelle la position de l'analyste, c'est d'être dans l'œil.

Donc je n'ai pas songé un seul instant à suspendre ce *Cours*, en raison d'une grève qui a l'avantage de vider les rues et qui m'a donc permis de venir de chez moi dans un temps record et de m'adresser aujourd'hui à un auditoire d'élite - que je salue, que je remercie - et qui me permet, donc, de faire ma pause, ma pause de la semaine, en public.

Revenons à cette phrase qui m'a été donnée comme pour un poème : par les temps qui courent.

Il est vrai que les temps courent plus que jamais. Et il est très amusant que cette impression, que je ne dois pas être le seul à ressentir – oui ? Ça court pour vous aussi ? - cette impression a un fondement scientifique, ça c'est la meilleure.

Grâce au fait que je fais ces temps-ci un journal, de parution plus accélérée que d'habitude, réalisant par là - je vais vous dire : si je suis tellement à l'aise, c'est que c'est un rêve d'enfant, bien entendu. Je n'ai jamais pensé enfant de devenir psychanalyste. D'ailleurs jusqu'à présent, on ne rencontre pas d'enfant dont le rêve serait d'être psychanalyste, même les enfants de psychanalystes, surtout les enfants de psychanalystes. Pompier oui, policier oui, aviateur, psychanalyste non.

Eh bien, comme je suis dans la veine de confidences, moi, la première chose que j'ai eu envie d'être - dans mon souvenir - et l'analyse ne m'a pas

permis d'aller au-delà de ce souvenir, c'était journaliste.

On lisait chez moi *Paris-Match*, entre autres publications et quand j'ai su lire, la double page parlant des affaires du monde avec un aplomb incroyable, d'un journaliste dont peut-être certains se souviennent, Raymond Cartier, me paraissait le comble du bonheur.

Et donc je me voyais écrire des doubles pages toutes les semaines, traitant de toutes choses en ce monde. Bon, ensuite, c'est passé. Mais il est certain que si - comme le dirait Nietzsche .... le moment où il est devenu fou - si je fais un si bon journal, avec l'aide de beaucoup de personnes, en particulier d'Agnès Afflalo, là que j'ai vu arriver, qui est mon bâton, pas de vieillesse tout de même, mais qui me permet d'avancer - si je fais un si bon journal, c'est parce que, conformément à ce que Freud énonçait, je réalise un rêve d'enfant. Donc c'est pour ça que je vais continuer tout de même maintenant que j'ai trouvé ma voie.

Le fait que je fasse un journal me fait obtenir des tas d'informations, plus passionnantes les unes que les autres, et là, j'en ai obtenu une, justement sur le temps qui passe. À vrai dire, c'est devant un ami que j'ai dit quelque chose comme « je n'ai pas le temps. » Il m'a dit : « c'est bien normal la Terre tourne plus vite. »

Quelqu'un qui vous déclare ça et qui est un quidam, vous n'accordez pas d'importance ou vous vous demandez s'il a une araignée dans le plafond. Mais comme cet ami se trouvait être le directeur d'une organisation très sérieuse qui s'appelle en anglais le GEO, c'est-à-dire *The Group on Earth Observations*.

## GEO

C'est une organisation internationale qui a pour but de mettre en réseaux tous les systèmes d'observation de la Terre qui existent. Quand ce monsieur qui vous dit « tu as bien raison de ne pas avoir le temps parce que la Terre tourne plus vite », ça a un certain poids. Et il m'a expliqué pourquoi et je lui ai

dis : tu m'écris ça. Donc ça sera un scoop.

Mais peut-être je peux le déflorer un tout petit peu puisque ça vient dans le fil et que ça fait souffler de l'air frais.

Imaginez-vous que depuis le printemps dernier, la vitesse de rotation de la Terre s'est accélérée. Et vous ne devinez jamais pourquoi : c'est à cause de la Niña.

Je ne sais pas si vous avez entendu parler de la Niña, c'est la jumelle d'El Niño. El Niño qui est chaud, qui était chaud et qui a causé des destructions importantes sur son passage. La Niña, elle, est froide. On croirait un mythe de l'Antiquité grecque ou japonaise.

La Niña est froide et, étant froide, cette Niña refroidit les eaux du Pacifique, dont vous vous contrefichez comme moi-même. Seulement, étant donné qu'elle refroidit les eaux du Pacifique, ça ralentit les vents d'Ouest. Vous ne l'auriez pas deviné mais c'est comme ça. Ça ralentit les alizés, qui soufflent et le résultat du fait que les eaux du Pacifique se refroidissent et que les alizés se ralentissent, c'est que ça freine le mouvement de l'atmosphère. Ne me demandez pas de détails.

Vous pourrez le demander à - je peux donner son nom - mon ami qui suit de près les affaires du Champ freudien, qui s'appelle José Achache, et qui est le compagnon de quelqu'un que beaucoup ici connaissent - Dominique Miller.

José Achache

Alors, lui, enfin, il n'explique pas tout le détail dans la petite note brève qu'il m'a fait. Mais enfin ça ralentit les alizés, ça freine le mouvement de l'atmosphère et, freinant le mouvement de l'atmosphère, ça accélère le mouvement de la Terre. Ça, ça m'en a bouché un coin, que les alizés soient moins forts ça fait tourner le globe plus vite.

C'est très simple. C'est qu'il y a en physique un paramètre, une formule qui s'appelle le moment cinétique - je ne vous donne pas la formule, c'est trop compliqué pour vous - et le moment

cinétique se conserve. Autrement dit, si les vents ralentissent, il faut que la quantité qui s'est là perdue se retrouve ailleurs et ça fait tourner la Terre plus vite.

Le résultat, c'est que les jours sont maintenant plus courts et c'est pourquoi nous manquons de temps. Les jours sont plus courts qu'au printemps dernier d'un millième de seconde.

Vous me direz ça n'est pas grand chose. Mais enfin une seconde, c'est une seconde, un millième de seconde, c'est un millième de seconde, et c'est ce millième là que j'ai perdu qui fait que je sens que les temps courent.

Voilà. Alors j'ai fait souffler un petit peu de vent sur l'atmosphère de ce *Cours* mais, bien entendu, le fait que *les temps courent*, ce fait là tient à bien d'autres raisons qu'à la faiblesse des alizés et à l'énergie de la Terre à tourner plus vite sur elle-même.

Les temps courent pour des raisons qui ne sont pas physiques mais qui sont métapsychologiques, *métapsychologiques* au sens propre, c'est-à-dire au-delà de la psychologie.

*Les temps courent* ça tient - que vais-je dire - au mouvement de la civilisation. Il y a quelque chose qui s'est accéléré dans la civilisation, dans notre mode d'être dans la civilisation et dans notre mode de jouir dans la civilisation.

Si on applique la loi de conservation du moment cinétique, par analogie, là, par métaphore, c'est sans doute qu'il y a quelque chose qui s'est ralenti quelque part.

Alors comment approcher ce phénomène ressenti de l'accélération du temps, pour ceux qui habitent ce que nous convenons d'appeler *notre civilisation* ?

Peut-être peut-on l'aborder, crocher ça par le biais de ce signifiant qui est le « nouveau. »

Il y a en effet eu un moment où on s'est mis à désirer le « nouveau. » Évidemment le « nouveau » en lui-même, c'est une fonction temporelle, ça ne dure pas et clairement le « nouveau », ça dure de moins en moins longtemps.

À peine vous aurez acheté votre *lphone* pour parader devant votre voisin ou votre voisine que ça sera une antiquité. On devient désormais une antiquité en un mois, en deux mois et c'est mesuré par le prix de la revente. Vous achetez votre rolls de téléphone, je ne sais pas, mille euros, et on vous la rachète comme une Deux-chevaux. Donc, il y a quelque chose qui s'est accéléré dans le statut même du « nouveau », le « nouveau », si je puis dire, que nous sommes à suivre, nous, comme des veaux, comme des veaux menés à l'abattoir.

Baudelaire évoque ça, quelque part : La dictature du temps qui nous mène comme des bœufs à l'abattoir, dans le *Spleen de Paris* je crois, parce que j'ai désespérément cherché mon Baudelaire ce matin quand j'ai eu cette idée, je n'ai pas réussi à mettre la main dessus.

Je disais le « nouveau ». On a touché le « nouveau ». Le « nouveau » est tout de suite l'exemple que j'ai pris, et que vous avez compris, qui allait de soi, c'était l'exemple d'un objet manufacturé - comme on dit - à obsolescence programmée. Ça à voir avec la production.

Là, nous ne sommes pas suggestionnés.

Pour nous, bien entendu, la production - comment dire ? - est au centre du lien social. Elle est constamment mesurée, anticipée, comparée, d'une entreprise à une autre, d'un pays à un autre.

La santé de l'économie est une donnée fondamentale de l'existence. C'est récent d'ailleurs, c'est encore connu, après la Deuxième guerre mondiale, on ne vivait pas ainsi suspendus aux nouvelles économiques.

Il y a eu un moment, au cours des années 60, où on a noté ça comme un déficit à rattraper, que l'information économique des Français était insuffisante, et aujourd'hui, nous sommes là-dedans comme des poissons dans l'eau. Non ! Nous ne sommes pas comme des poissons

dans l'eau, nous sommes comme des poissons dans une poêle à frire !

Il va de soi que c'est un repérage essentiel et qui conditionne, ces données économiques conditionnent par exemple, aujourd'hui, l'état de grève où sont mis un certain nombre de travailleurs, pour des raisons qui se comprennent, qui se comprennent dans le contexte d'ensemble. D'ailleurs tout ce qui est réel est rationnel, n'est-ce pas ?

Donc la production, pour nous, est au centre du lien social, ça n'a pas toujours été le cas, on ne l'a pas toujours vécu comme ça. L'information économique des Romains était désastreuse !

Enfin, je dis ça ! ? Voilà encore le genre de chose que je m'aventure à dire et je n'ai pas eu le temps d'aller compulser, de ce point de vue là, je ne sais pas, il y a un livre de Moses Finley qui doit s'appeler *Économie et société dans la Grèce antique*. J'ai lu ça il y a longtemps ; j'aurais eu le temps, je serai allé regarder tout de même ce qu'il dit de l'information économique à cette date. Je l'ai lu sans me poser cette question. C'est plus intéressant d'entrer dans un livre avec une question qu'on se pose.

Mais enfin ça n'est que le premier *Cours*, j'ai le temps de rattraper mon retard.

L'information économique de Louis XIV. Il travaillait beaucoup Louis XIV. Il siégeait, c'était un monarque travailleur, que détestait le Dr Lacan. Je n'ai jamais compris pourquoi il détestait Louis XIV. Il ne me l'a pas expliqué. Il le trouvait lâche je crois. Il avait dû lire quelque chose là-dessus.

Bon, ça s'est certainement beaucoup amélioré sous l'Empire, l'information économique, mais elle devait être réservée aux spécialistes, ça n'était pas répandu dans le public. Toujours est-il que, là, justement, nous faisons une pause, nous admettons, grosso modo, que la production n'a pas toujours été au centre du lien social, n'était pas le centre de la gravitation

des activités humaines, comme aujourd'hui. C'est de ça qu'il s'agit.

C'est de ça qu'il s'agit dans quand même ce qui fait qu'un certain nombre d'entre nous, nous nous tortillons quand le mouvement s'accroît pour ramener toutes les sphères de l'existence vers ce point de convergence.

Essayons une théorie économique élémentaire. J'avais ailleurs dû déjà être essayé par quelques économistes un peu à la cool qui avaient lu Lacan.

Il ne faut pas avoir peur de se lancer, il faut se rattraper, mais il faut se lancer. Moi par exemple, ayant à écrire une préface pour l'ouvrage de mon amie Francesca Biagi-Chai sur Landru, j'ai esquissé une théorie criminologique.

Quand on regarde comment elles sont faites, franchement, c'est tellement biscornu qu'avec des idées simples on fait beaucoup mieux.

Donc, moi, dans cette préface, je dis : opposons les crimes d'utilité et les crimes de jouissance. Vous vous débarrassez de quelqu'un qui vous fait du tort, qui vous empêche de progresser, c'est un crime d'utilité. En revanche vous liquidez une trentaine de jeunes femmes aux cheveux longs dans votre existence jusqu'à ce qu'on vous attrape ; vous les liquidez et puis vous vous livrez à des obscénités sur leurs cadavres, ce n'est pas de l'utile, c'est de la jouissance.

Donc crimes d'utilité et crimes de jouissance que Thomas de Quincey, dans son *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* nommé *Crime of pure voluptuousness*.

J'ai inventé ça et après ça je me suis trouvé d'accord avec cet écrivain, qui est un de mes favoris et dont très peu est traduit en français et même on le trouve assez difficilement en anglais. J'avais une édition complète du XIX<sup>e</sup>, j'ai appris que maintenant il y avait une édition récente complète du XX<sup>e</sup>, mais enfin il n'est pas placé à sa juste valeur alors qu'il a été l'objet de l'admiration de Baudelaire.

Vous savez que Baudelaire a traduit lui-même *Les confessions d'un*

*mangeur d'opium* de Thomas de Quincey.

Donc, esquissons une théorie économique. Opposons la production branchée sur le besoin et la production branchée sur le désir. Une production branchée sur le besoin, c'est une production limitée.

Pour en donner un exemple : il y a des restaurateurs astucieux qui vous attirent, je pense en particulier à *Chez Léon*, chaîne de restaurants belges qui proposent des moules et des frites et on vous dit « frites à volonté. » Donc là, on ouvre un espace indéterminé à votre voracité – moi, j'aime les frites - mais vous vous rendez très vite compte que vous ne pouvez en manger que quand même un nombre assez limité. Vous rêvez des frites, mais, à volonté ! Votre volonté serait d'en manger encore, mais vous n'en pouvez plus, vous n'en pouvez plus, vous avez encore à travailler, ce n'est pas bon pour la ligne et donc, finalement, vous vous sentez encore plus minable en sortant, puisque *Léon* vous offrait toutes les frites du monde, vous avez pu en manger seulement deux petits bols.

Donc voyez : la production branchée sur le besoin, ça ne va pas loin et on pourrait dire que pendant tout un temps, l'essentiel de la production a été branché sur le besoin et que ça allait cahin-caha. Ce n'est pas par là que passait le désir. Et puis à un moment, il y a eu un autre type de production branché sur le désir et alors là, toutes les limites ont été dépassées.

Par exemple, pour prendre un sujet que je connais, que j'observe, c'est-à-dire moi-même, il est clair que j'essaye de me camper sur la production basée sur le besoin pour résister à la production basée sur le désir.

Par exemple dans les ordinateurs : nouveau modèle. Quand ça a commencé, une dizaine d'années, nouveau modèle, je ne vois pas pourquoi j'aurais besoin d'un nouveau modèle quand celui que j'ai fonctionne très bien donc j'essaye de rétablir un rapport de besoin avec l'objet. Un an se passe, deux ans se passent, déjà vous

achetez un disque dur, déjà ce n'est plus compatible avec les prises du précédent. Et donc vous dites : vous vous passerez de disque dur. À la fin, vous devez vous passer de tout, vous restez avec votre objet de besoin et il y a de moins en moins de fonctions qu'il est capable d'assurer.

J'ai fait ça une fois, je me suis retrouvé devant l'objet de besoin qui était là, qui ne demandait qu'à fonctionner, mais qui n'avait plus les connexions nécessaires. Alors j'en ai racheté un autre, et puis j'ai essayé de recommencer avec celui-là, en pensant que là c'était le bon. Mais, évidemment, c'est allé encore plus vite. Donc j'ai compris la leçon, que si je voulais pouvoir fonctionner, il fallait que je suive le mouvement.

Et donc on arrive à vous faire acheter - c'est l'essentiel de ce dont il s'agit - vous faire acheter ce dont vous n'avez pas besoin. Et là, s'ouvre en effet un espace d'illimitation.

Il est intéressant de savoir tout de même que, historiquement, la psychanalyse a joué un grand rôle dans le perfectionnement des méthodes permettant de vous faire acheter ce dont vous n'avez pas besoin.

Certains collègues ont trouvé que dans un texte que j'ai écrit dans le journal dont je parlais, je m'étais étendu trop longtemps, trop longuement, sur les méthodes des publicitaires. Moi je ne suis pas d'accord. Je trouve très important de savoir que celui qui a été le pape de la publicité aux États-Unis, le gourou, de cette publicité, Ernst Dichter - c'est quand même un nom formidable - eh bien c'était un viennois qui avait tâté de la psychanalyse et qui avait été forcé de s'expatrier comme juif aux États-Unis et il était devenu fameux en élaborant une théorie de la publicité qu'il a appelé *Strategy of desire*.

Ce n'est pas le désir au sens strictement lacanien, pour autant que la définition lacanienne soit stricte, mais c'est quand même basé sur la manipulation de ce qu'il avait attrapé de la psychanalyse. Il avait idée que quand même ce qui devait acheter les objets de la production c'était le ça,

avec l'idée que le ça ne pense pas. Le ça ne pense pas, n'est pas en rapport avec la réalité, le ça, c'est les pulsions et que c'est ça qu'il fallait savoir provoquer et activer.

C'est même plus compliqué puisqu'il faut se fonder sur le ça. Mais le comble, ce qui est vraiment le sommet de l'art publicitaire, c'est d'arriver à satisfaire, en même temps qu'on mobilise le ça, leurrer votre petit surmoi, c'est-à-dire vous assurer que ça n'est pas coupable, cet achat, et garantir à votre moi qui serait en rapport avec la réalité que vraiment c'est du solide, et que ça s'impose selon le critère de la rationalité commune.

Ce n'est pas une anecdote parmi d'autres. C'est quelque chose, la provocation du désir est un facteur de l'économie. Un facteur essentiel à savoir ça reste comme ça, c'est : pour vous faire acheter il faut vous parler et en plus, vous mettre un certain nombre de semblants imaginaires qui vont vous tournoyer. Et, dans la célèbre campagne dépression qui devait s'achever le 11 novembre, et ça continue - ça c'est vraiment le comble - il commence à y avoir de plus en plus de gens qui se sentent mal.

Je reçois comme journaliste maintenant des petits textes qui sont écrits en général par des praticiens, des psychanalystes, des travailleurs sociaux, qui m'envoient des vignettes où ils décrivent l'effet sur les gens de ce matraquage, à savoir qu'il y a un certain nombre de personnes à qui voir étalé comme ça le désastre de la mélancolie, ça leur fait quelque chose dans les tripes et donc les petits déprimés se prennent pour des grands, ce qui est le but de l'opération.

Je dois dire je n'ai pas la télévision parce que je résiste, mais on m'a envoyé - je ne résiste pas à Internet, donc on m'a envoyé le spot télévisé, c'est une horreur. Le Français est présenté..., ça et puis il n'y a plus personne et puis : enfin ça défoncerait le moral de n'importe qui, pour peu qu'un soir vous soyez tout seul. Et tout ça, en effet, pour provoquer le réflexe d'achat.

Alors, évidemment la théorie économique que j'expose - de la production branchée sur le besoin et branchée sur le désir - je dis, si mon souvenir est bon, dans les années 60, il y a un économiste astucieux, mais plus astucieux que grand économiste, qui avait exploité ça - peut-être Pierre-Gilles Guéguen connaît ça, Marc Guillaume, non ? Vous ne voyez pas, un économiste qui s'appelle Marc Guillaume ? - j'ai lu tout ça dans les années 60. Je n'ai pas eu le temps de rechercher ça. Pas eu le temps ! À cause du millième de seconde qu'on m'a enlevé, je n'ai pas eu le temps d'aller regarder ça !

Alors évidemment, c'est trop simple. Ma conviction à moi, c'est que la production depuis toujours a eu un branchement au désir.

Dans les musées, quand on va voir les vestiges des civilisations disparues, il y a tout un ensemble d'objets qui sont les objets des besoins : les pots à huile, les trépieds où on faisait du feu, les cuillères, qui d'ailleurs sont souvent - comme le note Lacan dans son Séminaire - d'une beauté d'objets dont a pu, que le design n'arrive pas à nous donner.

Il y a les objets du besoin et puis on a, bien sûr, tous les objets de désir : tous les bijoux féminins, les bracelets, les colliers, les bagues - portés par des hommes aussi à l'occasion - tous ces objets inutiles qui nous montrent que toute une part de la production économique était bien branchée sur le désir.

Et donc j'essaierai de trouver le temps au cours de cette année de reprendre certains de ces ouvrages - bien sûr je ne peux faire ça que de seconde main - certains de ces ouvrages en cherchant comment se répartit la production basée sur le besoin et la production basée sur le désir.

Mais, on peut dire que, quoi ? Avant, la proportion n'était pas la même qu'aujourd'hui, entre ces deux types d'objets. On peut dire que c'était une question de technologie.

Et j'aimerais bien cette année avoir le temps de préciser cette notion de technologie. Ça m'a toujours intéressé et là nous arrivons à la biotechnologie. On se rend bien compte que la technologie n'est pas subordonnée à la science, elle représente une dimension propre de l'activité et de la pensée. Elle a sa dynamique propre, la technologie.

Et donc je voudrais, du point de vue lacanien, traiter du statut de la technologie et en référence aussi à ce qui semble être une absence de technologie psychanalytique.

Nous, nous faisons ça dans les meubles de grand-mère, je veux dire le divan, le fauteuil, le bureau. Nous sommes antiques, là. Quand vous entrez chez votre dentiste, vous trouveriez un divan, un fauteuil et puis rien d'autre ; vous attendez à trouver la machine avec de quoi vous forer les trous.

Peut-être qu'un jour, il faudra présenter le cabinet de psychanalyste comme ça, pour être pris au sérieux. Allongez-vous, ouvrez la bouche, parlez ! (*rires*). Enfin, je veux dire, c'est un très bon réactif à ces questions que de penser à notre technique à nous.

Alors évidemment les psychanalystes - d'ailleurs ça m'a toujours paru croquignolesque - tout un temps n'avaient à la bouche que notre technique ! Notre technique ! Enfin à l'époque où évidemment la technique était, ça montait au zénith du discours de la sémantique sociale.

Moi, comme j'avais été formé à l'histoire des sciences, technique psychanalytique, où sont les outils, où sont les machines ? Bon. J'ai compris, grâce à Lacan, que la machine, c'était le discours.

Mais enfin, on a d'ailleurs cessé de mettre à l'affiche la technique, n'est-ce pas. Dans la littérature analytique, c'est un terme qui s'est progressivement évacué et qui est très secondaire aujourd'hui, pas seulement chez les lacaniens, chez les autres aussi. (*s'adressant à Pierre-Gilles Guéguen*) Hein ? Ça revient ? Ah bon ! Eh bien vous me ferez une note alors !

Et, donc, comme je dirais que la production a toujours eu une connexion au désir, peut-être ce qui est vraiment nouveau pour nous, que nous ressentons maintenant, plus qu'il y a dix ans, c'est un branchement sur la jouissance.

Là, au fond, la jouissance avant, Lacan l'explique - je crois que c'est dans le Séminaire XVIII, à moins que se soit dans le Séminaire XIX, comme je les ai terminés à peu près en même temps, je ne fais plus la différence là, donc je ne sais plus si c'est dans l'un ou dans l'autre que Lacan explique que la jouissance, pour les Anciens, c'était l'*Otium*.

### *Otium*

C'est le mot latin pour dire *on se la coule douce*. On travaille, on est aux affaires, on combat les barbares, on s'active aux constructions des routes romaines, enfin tout ce que vous voyez se déployer dans *Astérix* par exemple, pour prendre une référence savante connue de tout le monde et puis, à un moment, on laisse le soin de sa charge, et puis on vaque à ses occupations, on soigne ses vignes, on boit avec des amis, on lutine les servantes, on couche avec son mignon, on lit la philosophie, on devise comme l'on voit dans les *Tusculanes*. Ça, c'était leur mode de jouir.

Et comme le signale Lacan, pour nous même aujourd'hui, les loisirs, c'est du style travail forcé. Enfin, c'est ce qu'on me dit. C'est ce qu'on me dit parce que je vois les gens qui partent à l'autre bout du monde chargés de bagages, ils reviennent fatigués.

J'ai essayé d'avoir un rendez-vous dans ma campagne avec le directeur de *l'Express*, qui est un homme qui écrit bien et qui surtout à la fois dirige son journal et fait tous les jours un commentaire et un entretien sur la chaîne de télévision LCI, qui passe sur Internet et pendant tout un temps, je n'en manquais pas une parce qu'il renouvelait la question à chaque fois avec beaucoup d'assurance et en plus il faisait un entretien le même jour dans

l'après-midi. Je me disais comment fait-il tout ça, où trouve-t-il le temps ? Et même quand il était en vacances, à Venise, eh bien il y avait un cameraman qui le suivait, il faisait son commentaire, installé dans une gondole, etc. Il m'en bouchait un coin ce garçon.

Ancien normalien, je me disais ça pourrait créer des liens, donc j'ai essayé de le rencontrer. Et qu'est-ce que m'a dit sa collaboratrice : - ah bah, il rentre de vacances, je lui laisse quelques jours pour se remettre. (*rires*) Et je lui ai dit quel pays vraiment ! C'est la même chose d'ailleurs au cabinet du Président, c'est le 1er novembre, ils sont tous en vacances et voilà ce que c'est qu'un appareil d'État, des gars qui roupillent.

Et donc quand on ne roupille pas, on peut battre un appareil d'État, c'est ma conviction, enfin, bon, dans certaines limites. Vous avez lu *Technique du coup d'état* de Malaparte. Non ? Eh bien moi je l'ai bien lu.

Alors, revenons à la différence de ces modes de jouir. L'*Otium* d'un côté et puis, déjà tout ce que je dois mettre comme sauce pour expliquer l'intérêt de la pause. Il est vrai qu'aujourd'hui, partir en vacances, c'est un déploiement d'activités formidables : avant, pendant et après. J'en entends parler dans mon bureau, souvent, ça ne donne pas envie de partir en vacances (*rires*). Je limite ça au maximum d'ailleurs et seulement dans les endroits où justement ces problèmes ne se posent pas.

D'ailleurs on voit bien, alors, tout de même en France on résiste. La fameuse question des 35 heures, c'est quoi ? C'est un débat sur le mode de jouir. C'est les Français – comme on dit – veulent prendre le temps de vivre. Dans la planète, ils sont un scandale permanent parce que tout de même, ils résistent à l'avancée du travail forcé. C'est un débat sur le mode de jouir. Les autres opposant l'efficacité économique, le produit national brut, etc., et les autres disant : on veut prendre le temps d'être avec ses enfants et puis, bon, d'aller acheter le



dernier ordinateur à la FNAC, etc. Évidemment, on n'y échappe pas, mais c'est un conflit de modes de jouir.

Alors, aujourd'hui, en effet, on n'a même plus le sentiment que c'est une production basée sur le désir mais une production branchée sur la jouissance, c'est-à-dire sur la production accélérée de l'objet petit *a*, pas comme cause du désir, comme bouchon, c'est deux statuts différents.

Vous avez le bon objet petit *a* - si je puis dire - qui est la cause du désir et qui est tout de même, l'objet petit *a* cause du désir, le terme est inadéquat je n'en ai pas trouvé de meilleur ce matin - il est quand même individualisé, c'est quand même de l'ordre du celui-là, il est quand même en rapport - l'exemple de Lacan, c'est quand même Dante et Béatrice. Dante croise Béatrice, elle a 9 ans et il tombe amoureux d'elle pour la vie. Aujourd'hui, il serait embarqué comme pédophile ! Bon. (*rires*).

Donc, là, l'objet petit *a* cause du désir, Lacan le dit : trois clignements d'œil, l'objet petit *a* exquis du regard se détache et il est fixé à elle, à celle-là pour toute sa vie.

Ça, c'est l'objet petit *a* cause du désir. L'objet petit *a* bouchon, ça n'a rien à voir, même si c'est de même structure fondamentale, si je puis dire.

L'objet petit *a* bouchon, l'objet petit *a*, c'est l'objet petit *a* dont on ne peut pas se défendre qu'il est « bouche un trou » qui est infermable, qui bouche un trou du modèle tonneau des Danaïdes, c'est-à-dire qu'il en faut toujours davantage et on ne peut pas s'empêcher de penser, quand on voit ça, qu'il y a une malfaçon dans l'espèce humaine. On appelle ça la castration, c'est le nom classique la castration, tout à fait fondé, mais enfin on peut le généraliser. Il y a quelque chose qui a été mal ouvragé.

C'est la thèse des gnostiques d'ailleurs, que c'est le diable qui est le père du monde, où pour voir l'état où sont les humains, ils se sont quand même aperçus de ça. Voir l'état dans lequel on est, il y a quand même quelque chose qui n'a pas été bien

goupillé quelque part, sans doute avec de mauvaises intentions, le diable.

C'est le sentiment du manque, le *sentimanque*. Voilà, le *sentimanque*. J'ai beaucoup de sentiments pour vous Madame.

Alors, on va revenir là, mais enfin, on voit bien que les *temps courent*, les *temps qui courent*, ça a une autre aura sémantique que le temps qui passe, même si on dit le temps passe trop vite. Je suis si bien ici que le temps passe trop vite. Ce n'est pas le sens de : *par les temps qui courent*.

D'abord il y a le pluriel, *les temps*. C'est curieux le pluriel, appliqué au temps. C'est pourtant d'un usage classique en français et qui signifie toujours qu'en français, on dit *les temps*, ça signifie toujours qu'on ne sait plus très bien ce que c'est que *le temps*. Disons comme les grammairiens que le pluriel apporte ici une valeur d'indétermination.

On dit *les temps* quand on ne sait plus très bien où c'est, quand c'est, quand c'est reculé, quand c'est obscur, quand c'est opaque. On dit par exemple : dans *les temps les plus reculés*, on dit : *la nuit des temps*, on dit : *l'origine des temps*. Si vous mettez le singulier, ça ne marche pas en français, tout ça, ça appelle le pluriel. On dit : *la succession des temps*, on dit : *le signe des temps* et c'est la même chose en latin. Quand Cicéron s'écrie - ce que répètent tout les barbons - : *Oh tempora ! Oh mores !* - Oh temps ! Oh mœurs !

*Tempora* c'est un pluriel.

Pourquoi Cicéron disait-il : *Oh tempora ! Oh mores !* - Et pourquoi ça fait écho à travers les siècles ?

C'est parce que toujours des gens trouvaient que ça allait trop vite. Toujours on a trouvé qu'il n'y avait plus de morale. C'est le style Caton l'Ancien.

Je n'ai pas le temps de vous parler de Caton l'Ancien, qui est un personnage que j'ai toujours trouvé le plus savoureux de l'Antiquité romaine. C'est celui qui, enfin il puait le vieux Romain. Il était le vieux Romain mais il le jouait en même temps, déjà, il en remettait. Et il y a toujours eu, à

n'importe quel moment, il y a une place pour que le barbon arrive et dise : *Oh Tempora ! Oh mores !*

C'est un rôle constant.

Alors aujourd'hui, le plus drôle, c'est que c'est les analystes qui jouent ça, qui prennent la posture Caton l'Ancien : Où es-tu Nom du père ? Où es-tu phallus ? Je te cherche ! (*rires*)

Il faut dire, c'est à pleurer.. On rit mais c'est triste. Ils sont quand même des gens analysés, l'analyse marche quand même avec des couillons – pardon - ça marche même avec des personnes qui n'ont pas compris toutes les finesses de la technique et c'est quand même désastreux de voir ça, enfin !

Alors, laissons ça de côté.

Donc, l'expression en français *les temps*, comme je crois l'avoir montré rapidement, ça vise justement toujours ce qui est reculé, ce où on ne se retrouve pas. Mais, il me semble - je n'ai pas fait de recherche, je n'ai pas eu le temps - que l'expression *les temps qui courent*, ce qui est justement spécifique, c'est que ça désigne le présent et ça veut dire qu'on ne s'y retrouve pas, dans le présent - quand on emploie cette expression, avec la valeur d'indétermination du pluriel.

Au fond elle s'emploie quand le présent devient opaque, quand le présent devient aussi opaque que le passé le plus reculé.

Et, précisément, ça s'emploie quand on ne peut plus prendre son temps. Et ça on peut le dire : par les temps qui courent, on n'a plus le temps de prendre son temps.

C'est un problème pour la psychanalyse, parce que dans la psychanalyse, il faut prendre son temps. Il faut prendre le temps d'y aller, éventuellement il faut prendre le temps d'attendre dans la salle d'attente, il faut prendre le temps de la séance, il faut le d'en revenir et puis, comme dit Lacan, pour que ça aboutisse, il faut le temps. Et par les temps qui courent, a-t-on le temps ?

Ça, c'est l'élément justement qui paraît antique dans la psychanalyse.

Au fond, c'est le temps de la pause que j'évoquais tout à l'heure. L'analyse, c'est comme une sorte de retraite, vous êtes en retraite anticipée. Vous descendez du train, vous restez dans la salle d'attente, les trains passent.

Et donc, au fond, il y a toute une part de la population, pas de la population générale, de la population douteuse qui peuple les ministères, qui peuple les organismes officiels, enfin, il y a là toute une population parasitaire, de plus en plus méphitique, enfin, à qui nous devons ces campagnes, etc., c'est une partie de la population, ça, c'est spécial.

Je sais bien que j'ai l'air un peu populiste quand je dis ça. C'est un travers que j'ai, oui, c'est un peu populiste en effet. Pour moi ces hauts fonctionnaires là, ceux qui ont fait les plans de cette campagne, ceux qui ne déclarons jamais leur conflit d'intérêts parce qu'ils font des voyages aux frais des laboratoires, etc., pour moi, c'est une racaille, pour moi, c'est ça la racaille. C'est ce que le lumpenprolétariat comme on disait, c'est des gens en or, à côté, je les ai fréquenté en mai 68. Et ça, ces gars, là, à costard - j'en fréquente, j'en fréquente, bon.

Et alors, alors, donc cette population là pour elle, vraiment, on dure depuis trop longtemps. Mais qu'est-ce qu'ils font encore ici ? Il y en a encore autant ? Et on crie encore si fort ? Pour eux on appartient au XIX<sup>e</sup> siècle. Les analystes n'ont pas leur place dans la civilisation qu'ils nous dessinent.

Alors, Baudelaire, oui il parlait de la brutale dictature du temps. Et il parlait de la brutale dictature du temps précisément au moment où s'imposait le temps de la révolution industrielle. Parce qu'à certains points de vue, la Révolution française, c'est la merliture. La révolution ou c'est ce qui a accompagné, la révolution qui a compté, à savoir la révolution industrielle qui, elle, s'est passée en Angleterre. Évidemment tout le monde s'est fasciné sur la Révolution française et même Hegel a indexé, enfin Hegel !

semble avoir indexé son *Histoire de la phénoménologie de l'esprit* sur l'Histoire française, mais si on regarde bien, la révolution industrielle y est bien présente et précisément sous les espèces de l'utilitarisme qui est - c'est un vieux de mes dadas, une des clés de l'Histoire contemporaine, n'est-ce-pas, moderne et contemporaine.

Alors le moment où Baudelaire parle de la brutale dictature du temps, c'est le moment où la production prend les commandes de la civilisation et, du coup, la civilisation devient beaucoup moins civilisée, c'est ce que tout le monde a noté.

Talleyrand qui disait : celui qui n'a pas connu l'Ancien régime ne sait pas ce que c'est que la joie de vivre. Je ne le cite pas exactement mais enfin il parlait des dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la Révolution française, comme un temps où le bonheur de vivre était à son comble. Sans doute dans une partie de la population, mais ce n'est pas sûr, parce que quand on lit Rétif de la Bretonne, le petit peuple, enfin, il donne en tout cas une description peut-être flattée, mais enfin le petit peuple, il y avait une douceur de vivre en tout cas que tout le monde a senti perdue quand sont arrivés les bons apôtres de la révolution industrielle et de ce qu'on appelait la discipline de fabrique où on arrive à l'heure, où on travaille dans des boîtes et puis on ne discute pas.

En tout cas Marx a su décrire ce passage d'un mode de production manufacturier, artisanal, aux modes de production de fabriques, avec la discipline qui s'ensuit et qui fait que nous avons tous un oignon au poignet parce que nous vivons repéré là-dessus.

Moi, je n'arrive pas à m'en passer mais je respecte beaucoup les gens qui se promènent dans l'existence sans montre au poignet.

Et, là, au fond, à partir du moment où la production a pris les commandes de la civilisation, eh bien disons que le sujet s'est trouvé en rapport plus vraiment avec l'objet du désir, avec

l'objet de jouissance, avec le plus de jouir qui suppose une certaine indifférenciation de l'objet, qui implique une numération de l'objet, où la question c'est : combien ?

À Dante on ne dit pas combien, c'est l'une, c'est l'unique, ça ne se compte pas. En revanche, regardez le nombre des activités humaine où la question - combien ? - est au centre. J'écris : combien vous en dédiez ?

Quelqu'un m'envoyait, grâce à mon activité de journaliste, un témoignage sur ce que c'est pour un jeune écrivain aujourd'hui d'écrire et d'avoir le chiffre de ventes qu'on vous met sous le nez constamment et qui disait, qui énumérait les chefs-d'œuvre de la littérature française qui s'étaient vendus à quatre cent exemplaires soi-disant avant d'être reconnus.

Donc, j'ai dit une production basée sur la jouissance caractérisée par l'indifférenciation de l'objet, sa numération et donc le mode de jouir prenant l'aspect de l'addiction. Ça a été noté par mes collègues, aujourd'hui en effet, on a tendance à voir sur le mode additif l'ensemble des conduites répétitives de l'être humain. Moi je suis drogué à Lacan par exemple, pourquoi pas ? C'est une façon de prendre le rapport à l'objet.

Je parlais tout à l'heure de crimes, de criminologie. Voyez bien : aujourd'hui on a vu apparaître, à la fin des années 70 et ce qui apparaît dans la langue a toujours valeur même si on peut dire ce n'est pas d'aujourd'hui, on a vu apparaître l'expression serial killer, le tueur en série. On avait pas inventé ça avant, il devait y en avoir, on n'avait pas inventé le tueur en série.

Le tueur en série, je m'y suis intéressé à cause de Landru, Landru même on a du mal à se dire : ben oui aujourd'hui on appellerait ça un tueur en série. Pour nous, c'est un personnage familier, Landru, le bon vieux Landru des familles. On a fait des films où il est charmant. Truffaut l'a montré sous les espèces de Charles Denner, c'est un amoureux des femmes, on voit des jambes de femmes d'ailleurs au début du film. Il les tue,

mais, c'est un détail. Landru, c'est un délicat, il leur fait du bien avant, regardez quand c'est illustré par Charlie Chaplin c'est aussi un merveilleux, c'est un merveilleux et délicat amateur. Donc, Landru, enfin à partir de Landru je suis remonté au serial killer, vous voyez quand même la différence.

D'un côté les crimes qui sont détaillés dans un auteur que j'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse et dans lequel j'ai appris l'anglaise Agatha Christie. Je savais déjà l'anglais mais j'ai vraiment appris l'anglais, j'ai décollé vivant à Londres à quatorze ans, j'avais des livres de littérature et puis j'ai acheté Agatha Christie et je voulais savoir comment ça terminait donc je lisais et j'apprenais, j'absorbais beaucoup d'anglais par ce biais. Chez Agatha Christie, un meurtre, c'est une affaire de famille. On tue les gens qu'on connaît, en général. Il y a quelques malfrats qui en tuent d'autres, qu'ils ne connaissent pas pour camoufler le meurtre de la personne qui compte dans *ABC contre Poirot*, par exemple.

Enfin en général, on tue des gens de sa famille, on tue le voisin, on tue la voisine, des gens qu'on aime bien, des familiers. Et d'ailleurs c'est beaucoup plus méritoire parce qu'on peut être soupçonné, tuer au hasard et puis vous fichez votre camp, Agatha Christie ça ne l'intéresse pas, c'est pour du roman noir. Ce qui intéresse Agatha Christie, c'est quand il y a un petit cercle, les gens qui jouent leur partie de bridge et puis à un moment, il y en a un qui tombe par terre et il s'agit de savoir lequel des partenaires lui a fait son affaire.

D'ailleurs il y en a un certain qui se passe, la *murder party*, le jeu de meurtre où on tire sa qualité de victime et de meurtrier avec des petits papiers, vous connaissez le jeu, de la *murder party* ? Non, vous ne connaissez pas ? Eh bien on se réunit, et puis il y a les petits papiers, sur l'un c'est victime, sur l'autre c'est meurtrier. À un moment, le meurtre se passe et les autres doivent découvrir qui est le criminel. Ça se passe dans des manoirs à la campagne.

Le serial killer, qui on tue qui ? On tue le voisin qui connaît votre secret, on tue le maître chanteur, on tue sa femme pour partir avec sa maîtresse, on tue son mari pour partir avec son amant, on tue son père pour hériter.

Le serial killer, il ne connaît personne, il a une silhouette dans l'œil, tel Bundy, pour qui on a inventé le mot serial killer, il avait dans l'œil une jeune femme, moins de vingt cinq ans, longs cheveux, blanche, étudiante en général. Il a commencé à tuer à quatorze ans, il a été attrapé vers trente cinq, il devait en avoir tué trente ou quarante, je cite de mémoire, j'ai écrit j'ai vérifié ça.

Ce n'est pas dans le détail, ce n'est pas Dante et Béatrice, c'est Dante et Béatrice un, deux, trois, quatre, cinq etc. et puis je passe sur ce qu'il leur faisait, parce que tuer, ce n'était pas suffisant, il les enterrait aussi, et puis il les déterrait, il leur maquillait le visage ou il leur coupait la tête ou il leur maquillait le visage, je crois que c'est l'un ou l'autre, ce n'est pas clair et puis il se livrait sur les cadavres à ce qu'on doit considérer quand même comme des relations sexuelles, jusqu'à putréfaction, mais enfin on ne précise pas, ils disent putréfaction, c'est vite dit mais enfin on n'a pas le détail scientifique de la chose. Voilà, voilà Ted Bundy, le serial killer.

Là, voilà un rapport à l'objet qui est caractérisé par l'indifférence de l'objet, moins quelques traits de silhouette et puis ce qui compte, c'est la série, c'est additif.

Donc, ça, il me semble que c'est moderne, ou il y a des choses beaucoup plus distrayantes. Aujourd'hui - ça a certainement toujours existé - mais aujourd'hui, ça se met plus en évidence, ce que j'appellerai le serial lover, les amants en série, l'amante en série.

Il y a une dame que j'ai analysée, elle est venue chez moi dans les années 90. À l'époque, elle était avec son mari dans un rapport vraiment luxurieux. Elle était jalouse comme une tigresse, alors que le pauvre n'avait vraiment pas l'air de regarder ailleurs,

elle lui était fidèle comme une lionne, et elle lui faisait des scènes épouvantables à moindre mot que le malheureux pouvait dire. Qu'elle a voulu me faire rencontrer, que j'ai rencontré, qui était, ça avait l'air d'être une crème, un diplomate qui avait la gravita du diplomate et qui avait choisi cette hystérique vraiment allumée, bon.

Alors elle vient chez moi plusieurs années puisqu'il réside à Paris à ce moment-là, bon ça fait un certain effet que je repère mais pas dans toutes ses conséquences puisqu'à un moment elle part, elle suit son diplomate et puis il y a un an je la revois, elle repasse par Paris, parfois elle me tenait au courant simplement où elle était, essayait de repasser par Paris, ça ne se produisait pas, là ça se produit. Je le revois, sereine, sage, je lui dis : — comme vous êtes changée, elle me dit : - c'est à vous que je le dois. — Bon. Je la félicite et elle me dit : - vous vous souvenez comme je tenais à mon mari, eh bien maintenant je ne suis plus mariée. — Bon. — Je vis seule, j'ai une belle maison, d'ailleurs peut-être vous la connaîtrez un jour. — Oui, pourquoi pas. Je lui dis : - la solitude ne vous pèse pas ? Elle me dit : - non, j'écris beaucoup, je publie, je m'occupe et puis j'ai un amant. — Bien. Cet amant ? — Oh, ben je ne couche pas avec, mais je fais avec lui tout le reste. — Oui ? Tout le reste ? — Ah, nous lisons, nous sortons, il vient dîner tous les soirs parce que sa femme le fait manger très mal. — Bon. — Et puis il est écrivain, alors j'étudie avec lui la littérature. — Il supporte cette abstinence, là ? — Ah, ben je ne l'excite pas, je ne suis pas un objet sexuel pour lui. — Mais alors pourquoi dites-vous un amant ? — Ah ben parce que moi je suis jalouse, je ne supporte pas qu'il regarde d'autres femmes. — Bon. — Oh vous savez il n'a rien en plus, je lui donne cent euros par mois pour ses frais. Alors je dis : — c'est votre gigolo ? — Comment vous pouvez me dire ça ! Je dis : — c'est votre gigolo intellectuel ? — Bon, si vous voulez. — Et donc, là, ça meuble votre vie, ce rapport tout de même étrange ?

— Oh non, il y en a un deuxième. — Ah oui il y en a un deuxième ? — Oui, celui-là il est riche, il est très riche, c'est un homme politique important. Alors là je suis son objet, il est très possessif, il est d'ailleurs très jaloux de l'écrivain. Il est très riche mais alors il ne me donne rien. Alors là, il m'a fait un cadeau ça valait un clou. Et c'est moi qui veux. — Bon. Alors, je lui dis — au fond vous avez d'un côté l'esclave, de l'autre côté le maître. Elle rit. — Ah, oui, c'est un maître, ça, il me contrôle pas mal, heureusement qu'il ne connaît pas mon amant. Je lui dis — il connaît l'écrivain ? — Non, le troisième. [rires]. — Ah, Il y en a un troisième ? — Oui. — Et qui est-ce ? — C'est un proxénète. [rires]. Vous savez, c'est vraiment le plus gentil de tous. Mais il est bon, vous ne pouvez pas savoir, et généreux. Il m'emmène partout, et il me dit, il me fait des cadeaux, il me dit tu mérites bien ça, tu mérites beaucoup plus. Et puis il est très beau, et au lit il me donne les orgasmes les plus complets. — Oui. Donc description, alors proxénète en or, etc., — Il est tellement bon. — Je lui dis — oui les filles travaillent pour lui. — Oui mais il se fait rouler par elles, elles travaillent dans un appartement qui est à lui, elles lui versent un loyer mais je lui dis toujours : ne te laisse pas faire. [rires]. Donc, alors je lui dis — là je commence à trouver que votre vie est bien remplie. Elle me dit — Ah, ben oui, je n'ai pas tellement le temps pour le quatrième. [rires]. — Ah, bon, vous avez un quatrième ? — Ah, oui, un quatrième, celui-là il a quinze ans de moins que moi. Et vous savez mon mari est parti à midi et je l'ai rencontré à six heures du soir celui-là, etc.

Description très intéressante d'ailleurs. Vous voyez, je ne parle pas souvent de mes cas, mais quand j'en parle...

Alors, je lui dis — bon, je vous ai connue toute attachée à votre mari, peut-être excessivement, là je vous retrouve avec quatre amants. Eh bien elle me dit — Vous êtes surpris ? Tout le monde vie comme ça, à New York, à Buenos Aires, à Paris certainement,

mais vous, vous ne savez pas puisque vous restez dans votre bureau. — Oui, c'est vrai, sans doute, je ne sais pas. Ah elle me dit — Oui, vraiment, vous êtes un cas, vous. [rires]. Bon. Au fond, et je lui dis — est-ce que vous permettez que je le raconte une fois votre cas quand même ? Elle me dit — Mais oh certainement. Je lui dis — Je ne pourrais pas dire votre nom, quel nom vous voulez que je dise ? Alors elle me répond — Anna O. (rires).

Bon, donc, je ne crois pas que ce soit aussi répandu que ça, jongler avec quatre amants, enfin. Elle m'a expliqué aussi d'ailleurs que pour elle les hommes c'étaient comme des plantes. Elle avait la main verte (rires), que sa maison était couverte de plantes et que pour elle, ces hommes étaient des plantes sauvages et qu'elle savait en faire quelque chose, que par exemple le jeune ne gagnait pas sa vie, c'était une sorte de hippie quand elle l'a rencontré. Il voulait être père, et puis il n'arrivait pas à être père, parce que sa femme ne le branchait pas. Elle dit — Eh bien, je l'ai formé, il a pu coucher avec sa femme, il a pu lui faire deux enfants et maintenant, c'est un entrepreneur de bâtiments qui gagne beaucoup d'argent. Voilà ce que je fais avec ces hommes et donc. Voilà c'est des plantes que je fais pousser.

Au fond, ce n'est sans doute pas nouveau mais c'est tout de même, comment dire, un signe des temps, un signe des temps qui courent que, à côté des serial killer, les serial lover.

Alors, je ne suis pas même arrivé jusqu'à mon association d'idées que je vais vous laisser pour continuer la semaine prochaine. Par *les temps qui courent*, me disais-je et là mon association d'idées est la suivante, et quand vous donnez une association d'idées c'est irréfutable, évidemment, ça vous fait penser à, eh bien moi par les temps qui courent ce qui m'est venu c'est : le désert croît.

### Croît

Et *le désert croît*, c'est c'est une phrase de Nietzsche. Une phrase de

Nietzsche que Heidegger commente, dans un livre qui a beaucoup compté pour moi et qui s'appelle *Qu'appelle-t-on penser ?* Que Heidegger, d'ailleurs je m'en suis aperçu en le reprenant pour ce matin, Heidegger l'a dédié : à ma fidèle compagne. Or, on vient de publier au Seuil tout récemment, ce mois-ci, la correspondance de Heidegger et de sa femme qu'on m'a donné au Seuil, je n'ai pas eu le temps de les lire encore mais l'attaché de presse m'a dit : vous ne savez pas Elfried, Mme Heidegger, a trompé Heidegger. Le deuxième fils de Heidegger n'est pas de Heidegger. J'étais stupéfait et ce matin je vois la dédicace de *Qu'appelle-t-on penser ?* « A ma fidèle compagne ! »

Alors, je ne sais pas ce qu'on appelle penser, mais en tout cas ça laisse à penser.

Et, donc, la suite de mon exposé d'introduction partait de ce *le désert croît*, c'est le désert de la quantification, c'est le désert de la dévastation, de ce que Heidegger appelle très bien la désolation, et il écrit - je vous citerai quand même ça avant de vous quitter — « La désolation de la Terre, de s'accompagner de l'atteinte du plus haut standing de vie de l'homme et aussi bien de l'organisation d'un état de bonheur uniforme de tous les hommes. »

Eh bien nous sommes justement à l'époque où se développe la science du bonheur, promue d'ailleurs par un extraordinaire Lord anglais, Lord Layard, sur lequel vous aurez d'ailleurs dans mon journal l'occasion de lire une étude par Pierre-Gilles Guéguen, et une autre par Éric Laurent.

Nous sommes à l'époque où, en effet la quantification s'empare de tous les aspects de l'existence et ça fait raisonner pour nous l'œuvre de cet auteur que Jacques Lacan aimait tellement, T.S. Eliot, qui, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, un peu après la fin de la première guerre mondiale, avait écrit et publié ce poème étonnant qui reste étonnant, *The Waste Land*, par quoi Lacan termine son « Discours de

Rome », *The Waste Land* - la terre désolée.

Eh bien, nous y sommes, nous sommes, de par les temps qui courent, nous sommes sur la terre désolée et nous avons affaire à ceux que Nietzsche appelle *les derniers hommes*.

C'est la campagne Accoyer, l'anti-campagne dépression, qui se prolonge dans une campagne contre le tout quantifié, c'est notre combat contre les derniers hommes.

Évidemment, c'est un phénomène de civilisation et est-ce qu'on se bat contre un phénomène de civilisation ? Tout de même, le temps de Freud fut celui du diagnostic - malaise dans la civilisation, quelque chose ne va pas. Le temps de Lacan ça a été celui des impasses dans la civilisation, tout s'est aiguïlé, tout ce qui chez Freud était un malaise encore flou, confus, a pris à l'époque de Lacan, enfin, a dégagé ses lignes de force.

Eh bien, aujourd'hui, ce qui est attendu de nous, ça n'est pourtant avec diagnostic que l'action, l'action lacanienne. Aujourd'hui le discours de la quantification, de façon parfaitement explicite, cherche à s'emparer des émotions. La campagne dépression, ça n'est pas autre chose. C'est s'emparer au tréfonds de l'être de la tristesse, et de recouvrir cette émotion intime d'une base infecte. Elle essaye aussi d'intégrer à part entière les phénomènes du subjectif dans des protocoles de recherche. Et donc, la quantification aujourd'hui avance sur le Champ freudien.

Eh bien c'est sur le fond de ce que j'ai rapidement tracé comme panorama, panorama de notre civilisation, que se déroulent les événements auxquels nous allons assister ou participer dans ces prochaines semaines.

On a beaucoup parlé à cause du professeur Huntington du choc des civilisations, et j'avais dit ces chocs de civilisations sont des chocs de modes de jouir, mais il y a aussi une guerre civile dans la civilisation occidentale. Une guerre civile entre des modes de jouir.

Eh bien c'est cette guerre civile que, de façon parfaitement civile, nous menons, et non pas pour des raisons accidentelles, circonstancielles ou hasardeuses, c'est pour des raisons qui tiennent à la structure et à l'histoire du discours analytique que nous sommes partis en campagne.

À la semaine prochaine.

*Applaudissements.*

Fin du *Cours I* de Jacques-Alain Miller du 14 novembre 2007